

VII

Jeunes

Après être passés sous un tunnel à moitié effondré, nous quittons l'ancien village et retrouvons le paysage des magnifiques plaines de cette région.

La bande de mon frère est restée muette suite au décès du vieillard.

J'aurais pu le laisser vivre en reniant ce duel, mais un guerrier n'est pas un héros ; il voue son existence aux combats et la joue en affrontant ses adversaires. Au-delà de son rêve, c'est ainsi que le vieillard a mené sa vie et fait ses choix. Il en va de même pour sa mort ; elle est digne de son parcours. Si mes apprentis ne le comprennent pas encore, cela viendra. Ils cesseront alors d'éprouver de la pitié dans ces situations.

Nous avons marché durant cinq heures.

Nous nous arrêtons près d'un tas de béton désagrégé entouré d'une saulaie¹ aux couleurs automnales.

La pause silencieuse et la brise légère m'apaise.

Des sifflements différents de ceux du vent s'amplifient et rompent notre quiétude. Je prononce la lettre E et nous esquivons des projectiles lancés depuis le sud.

Nous dégainons nos armes et je profère un G.

¹ Terrain planté de saules, arbres feuillus.

Nous formons aussitôt un cercle et guettons alentour. Pablo énonce un T.

En nous tournant vers lui, nous apercevons six jeunes équipés de lance-pierres et de lames qui nous observent derrière un des saules. Nous nous ruons sur eux.

Les fauteurs de trouble s'enfuient ; nous les traquons autant que notre fatigue nous le permet. David attrape le bras d'un garçon qu'il emmène fermement jusqu'à nous. Il est vêtu d'une manière plus négligée que la nôtre.

Nous regagnons le tas de béton et l'asseyons de force sur un rocher. John le questionne sur un ton agressif :

« Pourquoi vous nous avez attaqués avec ta bande de connards ?!

– Ta gueule, ducon. »

John le cogne à la figure.

Je le pousse et soulève le gamin par le cou, que je resserre sans risquer de le tuer ou de l'évanouir. Je le dévisage et lui somme :

« Réponds à la question. »

Je perçois de la peur dans ses yeux, mais il sourit et s'exclame :

« J'parlerai pas, alors tue moi ! D'façon, j'en ai rien à fout' de c'monde pourri, ça d'vait bien arriver un jour ou l'autre !

– Très bien ! »

Je le jette sur le rocher et défouraille mon épée, qu'il contemple ébahi.

Je la lève et l'abat sur lui. Il hurle de frayeur pendant que la lame fend la pierre à côté de son oreille en émettant des vibrations métalliques.

J'entends un écoulement. Je baisse mon regard ; son short est souillé.

Je range mon espadon et lui ordonne :

« Dégage, si jamais tu reviens par ici avec tes potes, j'vous fais la peau, pigé ? Vous avez encore d'la chance d'être en vie ! Alors balance pas comme ça que ça t'fait rien d'crever ! »

Aucune réponse n'est émise de sa bouche ; il détale là où ses amis ont fui.

Dès qu'il est hors de notre champ de vision, Matthias me sermonne :

« Nan mais t'es pas bien ?! C'est un gamin ! T'as vu comme tu l'as traité, t'es malade d'agir comme ça ! C'est pareil que quand t'as buté ce pauvre vieux qui nous a nourris et logés ! T'étais pas obligé d'le faire, il aurait suffi d'l'emprisonner dans son hôtel et il nous aurait pas dénoncés. »

Je soupire en remuant la tête et affirme :

« T'comprends vraiment rien, il nous aurait jamais dénoncés...

– Ça t'a pas empêché d'le tuer ! rétorque Abel.

– Tout à fait ! y a une bonne raison pour laquelle j'l'ai tué, et tu devrais la connaître depuis qu't'es maître !

– Ah ouais ? laquelle ?

– Le sens du guerrier. Ce vieux voulait mourir avec honneur, il l'a dit lui-même. J'ai juste respecté son choix, même si c'était contre mon gré. »

Matthias interroge étonné :

« Contre ton gré ? »

Je les observe lui et Abel.

« Vous avez pas vu qu'il a lâché son épée juste avant que mon estoc l'ait touché ? »

Ils reconnaissent en chœur :

« Si...

– Et il a dit quoi quand j'l'ai tué ? »

Abel ferme les paupières et répond :

« Il a dit : "merci"...

– Voilà ! »

Matthias insiste :

« C'est vrai qu'il a pas eu une super vie, c'est vrai que c'est peut-être un sens de guerrier comme tu dis, mais c'était pas un ennemi, il suffisait de pas le combattre dès le départ !

– Quand un homme se sert d'une arme, ce n'est pas seulement pour s'entraîner ou s'défendre. C'est avant tout pour attaquer, que ce soit une proie, un adversaire ou même un allié. Certes, tu peux éviter le combat, mais face à un guerrier, tu l'déshonores ou tu l'provoques. Si j'avais arrêté c'combat, j'aurais été contre ce principe même du guerrier qui est d'obtenir ce qu'il désire le plus en maniant son arme. Et ce qu'il a désiré au moment où ma lame a perforé son ventre, c'était de mourir, car il savait très bien que je ne pourrais pas arrêter ma lame. C'était son objectif, il l'a atteint et, de ce fait, il a remporté son dernier duel. C'est tout. »

Pablo et John me lorgnent, puis abaissent leur visage. David opine en observant Matthias, qui se tait et va s'asseoir seul sur un muret. Il est rejoint d'Abel.

Je les fixe une minute et dévie mon regard au sud-ouest, en direction du Puy de Sancy.

De mon point de vue, je ne perçois que la lointaine chaîne de montagnes, légèrement plus haute et large qu'à Cenis, coupée par ces traits verticaux partageant le même grossissement.

Nous nous reposons une demi-heure avant de nous préparer à repartir.

Nous entendons à nouveau des sifflements. Sans avoir besoin de prononcer la lettre salvatrice, les guerriers ont déjà esquivé et pris la posture du cercle.

Les six intrus nous entourent et nous chargent. Mon adversaire a les cheveux mi-longs et une paire de lunettes bleues. Sa taille m'équivaut et il brandit une fine rapière. Ce n'est pas une arme courante, le duel contre Nolan me revient. Ce dernier n'était pas aussi rapide que lui.

Je repousse ses assauts et enchaîne maintes attaques afin de l'empêcher de porter un estoc.

Je me rue sur lui et l'oblige à froisser¹ nos lames. Je ressens une rigueur et une volonté de fer.

Le combat est serré ; je dois vite le remporter.

Son tranchant glisse sur le mien, il pense pouvoir me percer. Je le contrebalance et l'amène sur sa jambe. Mon opposant perd l'équilibre en esquivant la pointe de métal.

Je le balaye ; il s'affale. Je le désarme en récupérant sa rapière et frôle sa gorge en menaçant de l'embrocher. Il se rend. Je m'apprête à aider un de mes amis, mais ils ont tous géré la situation à leur manière.

Nous les interrogeons et apprenons qu'ils veulent simplement récupérer de quoi se nourrir en attaquant des vagabonds ou des pillards.

Bruno, celui que j'ai vaincu, est né il y a vingt ans dans le monde extérieur. Il a appris à se battre après avoir été recueilli par une troupe de mercenaires. À ses treize ans, cette dernière a été défaite, puis dissoute par un puissant clan de pillards, lors de la défense d'un village qui avait sollicité leurs services.

Il a survécu en fuyant et erre depuis sans but précis. Il a rencontré de plus jeunes vagabonds et a accepté leur compagnie. Ils sont devenus solidaires et recherchent des clans influents et dotés de principes humains.

¹ Pression prolongée, brusque et puissante, exécutée en glissant vers le fort de la lame.

Ils ont déjà croisé la Plaie et l'évitent autant que possible. Ils détestent la violence gratuite dont elle fait preuve.

Lorsque je leur confie que nous l'avons affrontée à de nombreuses reprises, ils nous admirent et avouent avoir tué certains de ses membres isolés.

Je souris et leur fournis mon kit de premier secours ainsi que des provisions. Le groupe nous remercie.

David dialogue ensuite avec Bruno pendant que je m'entretiens auprès du gamin effrayé par mon espadon :

« Je suis désolé pour tout à l'heure.

– C'est rien, vous nous avez donné de la nourriture pour au moins trois jours et de quoi nous soigner alors qu'on vous a agressé ! Et d'ailleurs, pourquoi tu nous as aidés ? »

Je réponds en souriant :

« J'connais un peu vot' situation, on vient d'un vieux quartier d'une ville-foyer. On a la misère en commun et on a dû s'battre pour boire et manger. Comme j'aurais parfois aimé qu'on m'en donne et que j'peux l'faire, ben, j'le fais. »

Le gamin est surpris et ajoute :

« Vous êtes pas du tout comme les mercenaires ou les pillards... personne réagirait comme t'as fait, à part...

– Bruno.

– Ouais ! c'est ça...

– Je suis sûr qu'il vous protégera quoi qu'il arrive, il est très fort.

– Vous voudriez pas venir avec nous ? On va au nord. Tous ensemble, on serait invincibles ! »

Je ferme les yeux et refuse.

« Désolé, mais nous devons aller au sud-ouest. Peut-être que nous nous recroiserons un jour... »

Il grimace tandis que je lui tapote la tête et que je me lève pour réunir mes compagnons. Nous saluons ces vagabonds et partons avec de bons souvenirs.

Pablo n'a pas cessé de m'observer durant deux heures de randonnée. Le repos n'ayant pas été suffisant à notre pause, nous arrêtons la marche près d'un village en ruine et nous nous restaurons. Une secousse étrange me prend et je pose mes mains au sol afin de ne pas tomber.

Mes amis ont également été déstabilisés. Nous nous interrogeons vainement sur sa cause.

Une fois que l'inquiétude se dissipe et qu'aucun autre tremblement ne retentit, nous reprenons notre repas.

Pablo me fixe alors que je mâche la dernière bouchée d'une boîte de conserve. Je lui déclare :

« C'est quand tu veux, j't'attends. »

Matthias, John, David et Abel me dévisagent, puis observent notre ami. Sans un mot, il se redresse, s'équipe de sa lance, la jette en l'air, la rattrape et me charge.

J'ai balancé ce qui me gêne et place mon espadon face à moi.

Il me pilonne d'estocades rapides et précises, que je ne peux bloquer qu'avec la gouttière, soutenue par mon épaule gauche.

Il a analysé mon combat contre Bruno et emploie une vitesse supérieure. De plus, il est avantage par la longueur de son javelot.

Comment l'atteindre ? La garde épaisse de mon épée m'aiderait à endurer ses coups réguliers, mais il pourrait me toucher. Voyons si tu y parviens.

Dès que la pointe en métal s'enlève, j'incline ma lame en estoc. Il heurte ma garde pendant que j'entaille son visage, attrape mon tranchant et transperce mon biceps.

Crispé, je proclame :

« Pablo, je te nomme maître d'armes. »

Matthias et les maîtres l'acclament en commentant ce duel.

J'utilise une solution désinfectante et panse mes blessures.

Nous repartons à notre rythme suite à une sieste. La position du soleil m'indique environ quinze heures.

Nous traversons une forêt habitée seulement par des insectes, mammifères et oiseaux.

La grandeur des arbres, leurs teintes diversifiées, leur faible espacement ainsi que les odeurs et bruits émis de toutes parts attribuent un aspect naturel et mystique plus intense qu'au sein des bois de Schnei.

Après deux heures de marche, nous quittons la forêt et suivons une route sinueuse sillonnant diverses ruines.

Nous longeons une grande rivière jusqu'à déboucher sur un pont, dont l'état est similaire à celui franchi il y a deux jours.

Sur la pancarte implantée à la fin du pont est écrit : « l'Allier ». Nous poursuivons sur un chemin restreint.

Les paysages vallonnés et forestiers se répètent assez souvent et sont parsemés de vestiges d'habitations.

Je distingue par moments les monts d'Auvergne et les barres plus larges et hautes qu'auparavant. Pablo me demande ce qu'elles sont ; en consultant la carte et en estimant les distances, je lui explique qu'il s'agit peut-être des bâtiments de Lichemin, la ville-mère du département éponyme.

Le crépuscule colore progressivement le ciel de belles nuances orangées et drape certains nuages de différents roses. Les compagnons me supplient pour une pause.

Nous sommes près de la ville de Val-Sur-Morges ; elle nous hébergera cette nuit. Je leur en informe et ils soupirent de joie. Matthias ajoute qu'il n'aurait pas continué davantage.

Au bout d'une vingtaine de minutes, nous apercevons, satisfaits, le panneau salulaire de notre destination.

Un détail m'étonne : elle n'a aucune muraille, barbelés ou barrières. Serait-ce encore un lieu à l'abandon ?

À l'orée des maisons, les lumières semblent pourtant éclairer leur intérieur.

Derrière certaines fenêtres, je discerne des visages scrutant notre présence. Leurs rideaux se ferment dès que nous les fixons. Je déclare :

« Je m'attendais pas à un comité d'accueil avec les piliers et la Plaie, mais là quand même, on est que six...

– Ouais, carrément... » soutient David.

Nous nous asseyons par terre afin de nous reposer de cette longue randonnée.

